

L'OBJET ENTRE PROFANE ET SACRÉ...

par Jean LACROIX (Montpellier)

OB-JET : ce qui se présente au(x) regard(s), ce qui tombe en premier sous les sens dans son foisonnement et dans son unicité, l'écartèlement permanent entre l'un et le multiple étant la marque de la poétique yourcenarienne.

Fictions au pluriel ou œuvres directement référentielles (récits de voyages par exemple ou bien encore mémoires appliqués au temps et à l'espace (*Mémoires d'Hadrien* ; *Souvenirs pieux*), les écrits de Marguerite Yourcenar à la source de son écriture découvrent ou redécouvrent les objets dont le sens a pu s'égarer, s'altérer et même et pour longtemps s'être perdu, et auquel le texte a charge de redonner vie au moins.

Si – ce qu'elle a maintes fois elle-même proposé et réaffirmé – son œuvre tout entière de 1929 à 1989 peut être assimilée à un itinéraire dicté par la passion du voyage (fût-il intérieur), alors les objets constituent l'apparence, oui, mais aussi bien l'essence d'une quête palingénétique toujours reprise, jouant sans relâche de la collusion présent-passé, Occident-Orient, d'un continent à l'autre et y compris celui où Marguerite Yourcenar, écrivain francophone, a fini par choisir d'habiter (l'Amérique) : un vagabondage tous temps confondus, tous terrains emmêlés et stratifiés faisant interférer des *ères/aires* qui, dans la langue dans laquelle elle a choisi aussi d'écrire toute son œuvre, recouvre et rassemble dans la même homophonie deux types de coordonnées indissociables. Pièges – déjà – du langage.

Profane, sacré : évoquer ces deux natures à propos de l'objet yourcenarien, n'est-ce pas *a priori* vouloir renvoyer dos à dos en traçant une franche ligne de démarcation deux catégories qui relèvent plus de l'analyse formelle que des réalités intrinsèques c'est-à-dire de l'enquête sur le terrain ? Le profane ne peut-il être l'apparence à peine visible d'un sacré qui se dissimule sous lui et qui l'informerait ?

L'objet – disons-le d'entrée – n'est-il pas ce qui est à venir (à écrire en deux mots) et non pas ce qui est advenu du fait même qu'il est là, bien là quand on sait et quand on peut le repérer et le mettre au jour ? Moins immanence (ou permanence) qu'imminence à l'image de la vie que

Marguerite Yourcenar ^[1] qualifie justement de “vertigineuse imminence” ou encore de “pas un moment de répit”, à l’image du monde ou (se) passent les vies :

Aurore, qui, chaque matin, reconstruis le monde ^[2].

On ne peut s’empêcher de songer au vœu fou du poète Ungaretti de retrouver la chiquenaude originelle, le *clinamen* de l’acte créateur : “Godere un solo/minuto di vita/iniziale” ^[3].

Or non seulement l’œuvre de Marguerite Yourcenar au sens quantitatif et dispersé du terme abonde en objets, mais encore elle les commente pour nous ; et notre chance est de posséder ainsi, même parcellaires, des aperçus ou éclairages sur la nature, les composantes et la finalité de ses/ces objets yourcenariens, obsédants, prégnants.

C’est le propos de notre étude : une sorte de dialogue assidu de l’écrivain avec les objets-du-monde, matière de ses narrations éclatées, manière aussi de signaux attestant la présence mystérieuse du ou de monde(s) dont on a perdu la clé. Un exemple patent de cette réflexion de la fiction yourcenarienne sur elle-même, sur son propre fonctionnement est précisément ce rapport du mot et de l’objet en partie explicité dans la section “Ton et langage dans le roman historique” (1972) du volume *Le Temps, ce grand sculpteur* ^[4].

Au seuil de notre exposé, on peut donc affirmer que l’objet yourcenarien se donne à voir, suscite une mise à distance chez l’écrivain à l’affût des métamorphoses de l’éphémère où le mot “création” est à entendre beaucoup plus dans son sens de devenir (*res gerendas*) que dans celui de données, d’un tout-fait, d’une production résultat d’un parcours (*res gestas*). A la limite, puisque le sacré gît quelque part parmi les choses, peut-être même *dans* ces choses mêmes (reliques, ruines, bribes ou fragments et autres “indices”), et que notre époque – semblable à celle d’Hadrien – est “avide de dieux”, ^[5] le Dieu Créateur singulier, unique responsable de “sa” Création (en y mettant une majuscule de majesté) serait paradoxalement celui qui s’étonnerait du changement auquel toutes les choses sont soumises : “Ainsi, l’éternelle mobilité de l’univers fait

[1] *Le Temps, ce grand sculpteur*, Paris, Gallimard, 1983, p. 24.

[2] *Ibid.*, p. 27.

[3] Giuseppe UNGARETTI, poème *Girovago* (Campo di Mailly, maggio 1918), p. 69, in *Vita d’un uomo* (106 poésies, 1914-1960), Milano, Mondadori, coll. “Oscar Mondadori”, 1968.

[4] *Le Temps, ce grand sculpteur*, *op. cit.*, p. 48.

[5] *Mémoires d’Hadrien*, Paris, Gallimard, coll. Folio, n° 921, 1977, p. 307.